

Contexte

Depuis les années 1970, l'aménagement d'un aéroport est prévu à quelques kilomètres de Nantes. Au fil des ans, le Conseil Général a racheté les propriétés pour préparer le terrain. En juillet 2012, alors que les derniers baux de location arrivent à expiration, le terrain est cédé à la société Vinci qui doit lancer les travaux. Sur une zone de plus de 2000 hectares, tout doit être rasé.

Pourtant une centaine de personnes vivent encore sur ce territoire : des habitants qui ne veulent pas abandonner leur terre et leur vie, rejoints depuis 2008 par des activistes anti-aéroport qui occupent les maisons vides et revendiquent des formes de gestion politiques, économiques et écologiques alternatives. En octobre 2012, un important dispositif policier est déployé pour expulser ces derniers occupants et entamer la destruction des maisons. La résistance se renforce alors et prend une ampleur que personne n'avait imaginée. En pleine crise économique et écologique, les accords entre l'État et Vinci, associant argent public et intérêts privés sans réelle consultation de la population, cristallisent les critiques.

De plus, la ZAD offre un terrain de solidarités concrètes. En réaction aux expulsions, de nombreux comités de soutien se créent partout en France. Le lieu en lui-même et ce qui s'y construit devient un projet fédérant, qui draine un mouvement social populaire. Sur place, il ne s'agit pas uniquement de lutter contre l'aéroport mais de remettre en cause dans sa globalité le système dont ce projet d'aménagement est issu, car celui-ci est considéré comme nuisible à l'environnement et à l'écrasante majorité des êtres humains. Afin de montrer que des alternatives à ce monde sont possibles, les habitants de la zone anti-aéroport mettent en pratique leur désir d'autogestion anti-autoritaire et respectueuse de l'environnement. Ils cultivent la terre, produisent leur énergie, et luttent collectivement contre l'aménagement capitaliste du territoire. Par l'efficacité et les réussites de ce mouvement de résistance, Notre-Dame des-Landes est devenu un emblème des luttes contre les «Grands Projets Inutiles et Imposés» qui essaient un peu partout en Europe depuis une dizaine d'années.

À propos du film

Mon intérêt pour la question de l'utopie dans la société est plus ancien que mes premiers pas dans le cinéma documentaire. Cette recherche nourrit et inspire mes films. Je pose les questions de la redéfinition de notre rapport à la nature, la place de l'individu dans le collectif, la résistance face à la domination.

Le dernier continent est à la croisée de ces questionnements mais je n'en étais pas conscient au début. Le film s'est créé grâce aux rencontres qui ont jalonné mes séjours à la ZAD pendant une durée de deux ans. En vivant sur place et en partageant des moments avec les opposants, j'ai tenté de percevoir l'articulation entre utopie et réalité dans la vie quotidienne. Comment chacun évolue en fonction des raisons d'agir, des nouveaux choix de vie et de l'émulation collective.

J'ai été particulièrement sensible à la richesse de l'environnement, un écosystème avec une diversité de vie très importante. Mais aussi, peu à peu, la zone est devenue métaphysique : un endroit où surgissent, se rencontrent et s'entrechoquent des pensées sur notre relation à l'existence. Dans le film, elles sont comme des flux se propageant dans l'air, rendant chacun, habitant ou passager sur la ZAD, sujet à de profonds questionnements. C'est lors de ce voyage visuel et sonore, au gré des paroles et des actions, qu'ils peuvent faire écho aux préoccupations des spectateurs.

Le « dernier continent » dans l'ouvrage « *Utopia* » de Thomas More, évoque la découverte de l'île, un territoire où se croisent imaginaire et réalité. Le terme ne doit pas s'entendre comme la dernière alternative historique, mais plutôt comme un lieu où se concentrent certaines attentes de changements de société. Ainsi, le propos du film n'est pas vraiment le « dernier continent » mais plutôt le refus non à l'aéroport « du monde qui y est rattaché, l'espoir en de nouvelles formes de vie politique, économique et écologique. Pour autant, il ne s'agit pas d'un travail sociologique ni d'une enquête exhaustive, je souhaite plutôt que le film permette au spectateur de vivre un moment aux côtés des zadistes, de comprendre certains enjeux et de ressentir l'énergie propre à cet » endroit et à cette expérience.